

MÈRE ET FILS

Dans la petite gare, un marin de la flotte
 Va partir ; il est jeune, imberbe, insoucieux.
 Sa mère a la raideur du deuil silencieux ;
 On la voit trébucher, infirme et maigriote.

C'est le signal. « Adieu, chéri ! » Le *gâs* sifflote,
 Il rit, quand elle pleure à n'en avoir plus d'yeux.
 — Tu ne t'es pas penché pour qu'elle te vît mieux :
 Tu la regretteras, ta mère qui sanglote !

Un jour (fasse le Ciel que ce ne soit trop tard !)
 Tu comprendras que rien ne vaut ce doux regard,
 Que, mille fois meurtri, cet amour a son heure ;

Ta mère seule, un jour, voudra te recueillir :
 Ris donc, indifférent, siffle quand elle pleure,
 Mais que Dieu te pardonne — en la laissant vieillir !

SUR LE CAP SIZUN

Pontcroix se dresse encore, au centre du tableau,
 où son clocher fait merveilles.

Une odeur forte emplît l'air humide. Le lit de la

FUSTER. — *Bretagne (Heures vécues)*.

20

rivière a de larges ondulations ; on y voit s'élever de hauts poteaux grêles, ceux qui indiquent le chenal.

Cela ressemble, de façon même très frappante, à la descente du Trieux, entre le manoir de la Roche-Jagu et les environs de Paimpol.

Audierne approche ; Audierne est accueillant. puisque, sur le premier cabaret, on peut lire : *A la descente des bons amis !*

Audierne ? Dans « Audierne », il y a « eau ». De l'eau, en effet, beaucoup d'eau, c'est-à-dire aussi beaucoup d'atmosphère ; une ville aérée, claire, avec des toits qui semblent faits d'écailles grises. Cela tient sans doute (je ne hasarde qu'une supposition) à des dépôts de sel sur leurs ardoises.

Il a maintenant disparu derrière une colline, le petit port de pêche, si vivant, mais qui, pour le touriste, n'est que le point de départ d'une route piquant tout droit, à travers le cap Sizun, vers la pointe du Raz, l'*Enfer de Plogoff*, la baie des Trépassés et les approches de l'île de Sein.

Oh ! la route bénie des mendiants ! Tous les enfants accourent, et tous tendent la main, quelques-uns en voulant, pour se faire bien venir, chanter des chansons scolaires... Monsieur l'instituteur a peut-être eu tort de les leur apprendre, puisqu'elles servent à cet usage. Du reste, ces petits malheureux les chantent avec un accent qui semble germanique. C'est à fuir ; et l'on fuit, en effet, tout

en se retournant pour voir passer des groupes d'hommes ou de femmes.

Voici un gaillard à la veste rouge, au pantalon bleu. De loin, il a l'air d'un *torero*. C'est tout simplement un pêcheur.

Les coiffes féminines sont disgracieuses, surprenantes de maussaderie. Je ferai pourtant une exception pour la coiffe des veuves, si nombreuses sur tout le cap Sizun. Cette coiffe, comme il convient, est austère ; mais son austérité ne manque pas de goût : elle encadre et fait valoir ces doux, tristes, souvent très jeunes visages.

Un peu au-dessus de l'horizon, de la mer qu'on voit moutonner, une grosse tour carrée émerge d'un bouquet d'arbres ; c'est Saint-Tugean, dont le « pardon » est célèbre. On ne doit y parler que breton, car presque personne, le long de cette route, ne comprend le français.

De minute en minute, tout prend un caractère plus sauvage. Partout des chevaux paissent en liberté.

Voici Primelin, et, vers l'Ouest, la pointe de Feunteunol, une de celles qui sont comme des acheminements vers l'effroyable pointe du Raz.

Il s'en va bien lentement et lourdement sur la route, le facteur qui doit desservir cette région abrupte et désolée ! On y plaisante pourtant. Une auberge, à l'air minable, domine des amoncellements de varech. On peut lire sur l'enseigne, qui

ricane au milieu du lugubre : *Aujourd'hui pour de l'argent, demain pour rien !*

Voici l'embouchure d'une toute petite rivière, vaseuse sous des roseaux. On ramasse le goémon : il s'empile ; on le brûle pour en faire la soude ; les fumées s'enlèvent sur un horizon déjà brunâtre. C'est un tableau coloré et superbe.

Voici maintenant ce qu'on verra jusqu'à la pointe du Raz, ce qui donne à toute l'extrémité de cette presque île un aspect de double dévastation, artificielle en même temps que naturelle : de grands murs interminables, faits de tas de pierres, et formant des damiers sur le sol maigre, le sol inculte, comme rongé par une lèpre.

Un calvaire, avec — chose inusitée — deux statues dos à dos, le Christ et la Vierge.

La sauvagerie s'accroît encore. On approche du pays des épouvantements, et les hommes y ont toujours éprouvé le besoin d'espérer malgré tout, puisque voici, sur une hauteur, à gauche, la chapelle de Notre-Dame-du-Bon-Voyage.

Au loin, à droite, c'est Gléden-Cap-Sizun. Puis, à cheval sur la route, voici Plogoff, Plogoff se blottissant derrière de doubles fenêtres pour se garantir du vent marin. Oh ! l'hiver, par le gros temps !... La vie d'un « intellectuel », dans cette lutte contre de la toute-puissante et inflexible horreur qui passe !....

Comme dans beaucoup d'autres bourgs bretons,

une petite tour ronde est collée au clocher lui-même, au fin clocher à jour. On dirait le père et l'enfant. Tous deux ont l'air transi. De fait, la pluie commence, la pluie qui, sept jours sur huit, fait rage en ces lieux de souffrance, et, croirait-on, d'expiation affreuse.

C'est, à présent, la chapelle de Saint-Colladan ; c'est un large menhir ; ce sont des murs toujours plus nombreux, des ruines plus caractéristiques ; puis c'est l'humble clocher d'un tout petit village, le dernier, l' « enfant perdu », — Lescoff.

Plus rien maintenant, sauf ces entrecroisements de murailles basses... Parfois un entassement de mottes, avec lesquelles on se chauffera pendant les mois noirs : elles sont faites, ces mottes, de terre et de bouse séchée.

Des champs incultes, comme dévastés... Partout des pierres, un cauchemar de pierres... A cent mètres de hauteur, une petite barque, venue là on ne sait comment : on la dirait lancée par un tourbillon formidable, apportée par quelque gigantesque lame de fond.

C'est presque la fin de la terre. La route a été creusée en plein granit. Tout est sinistre. Pourtant, dans la roche, deux petites touffes de bruyère essaient de vivre.

Elles ne le pourraient pas un peu plus loin. Voici l'ancien sémaphore, devenu un hôtel, — et l'ancien phare, devenu le sémaphore. Au-dessous d'eux,

mais invisibles encore, cachés par l'échine du plateau désert et morne, ce sont la pointe du Raz, l'*Enfer de Plogoff*, puis le nouveau phare puissamment ancré sur un îlot, d'autres phares au large, et surtout l'île de Sein, l'île des prêtresses druidiques et des naufrageurs, l'île qui a vu tant de milliers de désastres, l'île autour de laquelle, aujourd'hui, l'on vient pêcher homards et langoustes, mais où, autrefois, on pêchait les richesses humaines, en aidant les vaisseaux à venir se broyer, dans un fracas de planches brisées, — le dernier râle...

NAUFRAGEURS

Sitôt que du couchant s'éteignaient les rougeurs,
C'est ici que, naguère, on vit les naufrageurs
Promener sur les flots un feu mobile et traître.

On attirait, d'ici, le navire égaré :
Il se heurtait aux rocs, crevé, désemparé,
Perdu, — blasphémant tout avant de disparaître.

O naufrageurs, ô vous qui ne compreniez pas,
On vous hait ; on maudit ces infâmes repas
Que vous avez servis à la gueule des lames ;

Mais nul ne songe à plaindre un grave adolescent
Trompé dans ce qu'il lit, flétri presque en naissant
Et pillé jusqu'au cœur par nos naufrageurs d'âmes!

LA POINTE DU RAZ

Au large, l'île de Sein se montre, à la fois petite et terrifiante. Elle n'a pas les falaises d'Ouessant ; mais on devine qu'elle aussi aura été une effroyable mangeuse d'hommes.

A côté d'elle, c'est le phare d'Ar-Men, un de ceux qui ont vu le plus de tragédies ; plus près, c'est Tévenec avec sa tour ; plus près encore, c'est le phare même de la pointe du Raz.

Mais, pour les bien voir, il ne faut pas rester blotti auprès du sémaphore, ni même s'avancer jusqu'au grand mât qui sert maintenant à la télégraphie sans fil. Il faut, la main dans celle d'un guide, faire le tour de la farouche pointe, avec un frisson aux moelles quand on pense à ce que doit être cette arête à pic, sous les violences éperdues et rauques du « suroît ». Les lames, alors, bondissent à cent mètres de hauteur ; tout tourbillonne dans des effarements de cataclysme ; et ce n'est pas

seulement cet entonnoir, *l'Enfer de Plogoff*, qui mérite d'être traité d'inferral : tout le reste endure un supplice, tout le reste semble écumer sous la damnation.

Il est, au monde, peu de sublimes hideurs comparables. Tout, ici, révèle un impitoyable combat entre la mer mauvaise, malheureuse peut-être, la roche flagellée, amputée, déchiquetée et méchante.

Cette pointe n'est pas seule à subir des assauts formidables, à se hérissier pour la résistance. A trois kilomètres vers le Nord-Est, voici la pointe du Van, moins directement attaquée par l'Océan, mais belle aussi de douleur et de lutte désespérée.

La pointe du Van porte une chapelle. Pourquoi ? Voici. Ce pays sans habitants est pourtant habité ; les morts y viennent, et il faut qu'on les enterre, après une cérémonie religieuse qui a toujours lieu dans la chapelle de Saint-They.

C'est que, entre la pointe du Van et la pointe du Raz, s'ouvre tragiquement la baie des Trépassés. En quelque parage que sombre un vaisseau ou que « capote » une petite barque, dans toute cette région soumise aux monstrueux courants, les cadavres sont roulés jusqu'à la baie où, sur le sable, les yeux vitreux, les faces rongées, ils attendent un signe de croix, un peu d'eau bénite, une sépulture chrétienne...

Tout, ici, n'est que cimetièrre. C'est droit derrière la baie des Trépassés, sous l'étang de Laoual,

que repose la ville morte, la cité d'Ys. C'est le long de la baie des Trépassés que la fille maudite, prise en croupe par le roi Grallon, vit se dresser des fantômes ou rouler des cadavres, avant de tomber, folle d'horreur, dans l'*Enfer de Plogoff*. Et toujours ces roches, ce sable reçoivent la froide et sanglante empreinte des noyés ; et tout, cette chapelle, cet étang, cette grève, ces escarpements convulsés, tout parle de mort ou de torture. C'est un des lieux du monde où l'on sent le mieux le besoin d'une religion consolante, d'un ciel intérieur. On s'est penché, en effet, sur une des bouches béantes de l'enfer.

Et, pendant qu'on s'éloigne, on entend encore cette énorme plainte des flots battant des roches qui gémissent. C'est l'abominable et pitoyable dialogue de deux condamnés, l'un à l'assaut éternel, l'autre à l'éternelle défense, tandis qu'à côté, la baie, plus lamentable peut-être, est condamnée à toujours recevoir ces blêmes victimes des roches et des flots...

Il n'y a d'heureux, ici, que le phare, que les mâts du télégraphe et du sémaphore, ou plutôt que les hommes à leur service. Condamnés aussi ? Oui, mais condamnés volontaires. Et, grâce à eux, l'âme humaine a un beau regard de puissance et de sérénité, à côté de cette baie, de ces roches et de ces flots qui font du mal en sanglotant.

LA BAIE DES TRÉPASSÉS

Au bout de la côte bretonne,
Sous le roc dur comme un couteau,
Chaque fois que le vent qui tonne
 Brise un bateau,

Chaque fois que le flot balaie
Un mourant aux bras fracassés,
Tu reçois son cadavre, ô baie
 Des Trépassés !

Tout homme ainsi, dans le mystère
Des plus lointains replis du cœur,
Porte une grève solitaire
 Qui lui fait peur.

Il y voit rouler en épaves,
Avec la fixité d'yeux morts,
Les faux serments, les rêves hâves,
 Les vains remords.

De ma mémoire qui s'effraie
Surgissent des spectres glacés....
O plage-cimetière ! O baie
 Des Trépassés !